

Giuseppe Verdi, Nabucco, opéra en 4 parties et 6 tableaux
 livret de Temistocle Solera
 Paris, Opéra national de la Bastille, grande salle, représentations de septembre

Créé à Milan, au Théâtre de la Scala le 9 mars 1842, *Nabucco* vient d'ouvrir la saison parisienne de l'Opéra national de la Bastille. Sur un livret de Temistocle Solera que Nicolai refuse, Verdi écrit l'œuvre qui va devenir son premier triomphe et qui est aujourd'hui le premier triomphe de Hugues Gall dans ses nouvelles fonctions de Directeur général de l'Opéra parisien. Les dix représentations ont toutes fait salle comble, et il a fallu beaucoup de courage et de chance pour se procurer un billet.

Cet ouvrage qui jouit, depuis une trentaine d'années seulement, d'une grande popularité, avait fait son entrée sur la scène du Palais Garnier le 30 juin 1979, sous l'ère de Rolf Liebermann, dans une mise en scène de Henry Ronse et des décors et costumes somptueux de Béni Montrésor¹. Malgré quelques apparitions sur d'autres scènes de la capitale², l'ouvrage revient enfin à l'affiche de l'Opéra national de Paris. Saluons tout d'abord la centaine de choristes, remarquables d'un bout à l'autre de la soirée, qui ont donné vie aux peuples babyloniens et juifs. Excellents aussi furent les solistes dont certains faisaient leurs débuts sur la scène parisienne et/ou dans les rôles qu'ils interprétaient. Cela justifie pleinement les salves d'applaudissements qui ont retenti dans l'immense salle, à la fin du spectacle.

Les deux rôles féminins majeurs étaient assurés par des chanteuses qui avaient déjà eu l'occasion d'interpréter leurs personnages respectifs. Violeta Urmana a interprété le rôle de Fenena en février dernier dans le Grand Théâtre de Genève. La voix est puissante et parvient toujours à émerger des ensembles dans lesquels ce personnage est souvent confiné. Le mezzo lituanien a fait preuve de beaucoup d'émotion dans la prière de la dernière partie³. Dans le rôle redoutable d'Abigaille, Julia Varady⁴ qui a déjà chanté le rôle au Nazzionaltheater de München, en mai 1990, sous la direction de Pinchas Steinberg, a su allier puissance et élégance, tendresse sensuelle et violente autorité. Certains n'ont pas hésité à la comparer à Maria Callas, tant il est vrai qu'on retrouve la même fulgurance chez le soprano d'origine roumaine. Au début de la deuxième partie, elle parvient, sans encombre, à suggérer, dans les vertiges d'une voix qui doit couvrir deux octaves, vengeance, ressentiment, nostalgie d'un amour perdu et soif immense de pouvoir.

Du côté masculin, nous avons assisté en revanche uniquement à des prises de rôle: tout d'abord Samuel Ramey que les Parisiens attendaient depuis longtemps, était prodigieux dans le rôle de Zaccaria. Cet admirable artiste a donné au personnage du grand-prêtre des Juifs toute l'aura qui convient. Habitué au répertoire belcantiste, la basse américaine nous a même gratifiés⁵ d'un *da capo* très orné dans la cavatine du début de l'opéra. Certes les puristes auront pu trouver à redire, mais la technique vocale de Samuel Ramey ne mérite que des éloges, et le public lui a réservé de chaleureux applaudissements. Dans le rôle de Nabucco, Jean-Philippe Lafont, après *Rigoletto* sous la baguette de P. Steinberg à Orange, l'été dernier, retrouvait Verdi. Le baryton français a une grande présence scénique qui a su pallier une voix parfois un peu courte ou manquant d'assurance, m'a-t-il semblé, mais pleine de l'émotion, délirante et guerrière, que le rôle requiert au début de la quatrième partie, dans une scène qui semble héritée de la grande scène d'Assur au second acte de *Semiramide*. Dans le rôle d'Ismaele enfin, le jeune ténor argentin José Cura, entendu à Londres dans le rôle titre de *Stiffelio*, a une voix puissante et d'un étonnant velouté qui sied admirablement à ce rôle d'amoureux. Ce ténor devrait sans doute s'intéresser un peu plus aux rôles belcantistes. En attendant, il chantera des opéras de jeunesse de Verdi, comme *il Corsaro* à Turin, ou *Jérusalem* au Royal Opera House de Londres. Les rôles secondaires étaient correctement chantés, par Sharon Coste (Anna), Valentin Prolat (Abdallo) et Chester Patton qui s'est montré tout particulièrement impressionnant tant par sa voix que sa prestance scénique, dans le rôle du grand-prêtre de Baal. Le chef israélien Pinchas Steinberg a dirigé l'orchestre de l'Opéra avec une fougue électrisante.

Cette production inaugurée à Genève au début de l'année était mise en scène par Robert Carsen dont les Parisiens n'ont pas pu voir sa vision des *Capuleti* en juin dernier, car des grèves ont entraîné l'annulation des représentations. Le jeune metteur en scène canadien qui s'est déjà essayé au répertoire romantique, avec Bellini (*I Capuleti e i Montecchi* à Genève, *la Straniera* à Wexford) ou Donizetti (*Lucia di Lammermoor* à Zürich) semble aimer les décors épurés qui suggèrent et laissent le spectateur libre d'imaginer ce qui lui plaît et de compléter ce qui semble seulement une ébauche. Nous sommes donc loin ici des mises en scènes traditionnelles ou de celle que les Parisiens ont pu voir il y a seize ans. Ce sont essentiellement d'imposants murs en gros blocs cyclopéens, à peine taillés bien qu'adroitement assemblés, dans les interstices desquels passent de timides filets de lumière, éclairant à peine les costumes à dominantes rouges et noires que portent les chanteurs. Lorsque ces étonnantes murailles s'ouvrent, c'est pour donner sur des espaces vides, un escalier vertigineux ou des labyrinthes angoissants. Les fastes de l'art assyrien,

¹ Avec Grace Bumbry (Abigaille), Viorica Cortez (Fenena), Carlo Cossutta (Ismaele), Sherrill Milnes (Nabucco) et Ruggero Raimondi (Zaccaria) sous la direction de Nello Santi. La firme pirate Legendary a publié une représentation du mois de juillet avec les mêmes interprètes (LR 154-3 S).

² Le Théâtre des Champs-Élysées a accueilli, dans trois distributions différentes, les artistes de l'Opéra de Sofia les 2, 5 et 9/2/1982; en mai 1987, le Palais Omnisports de Paris Bercy, pendant 17 représentations, a retenti à son tour de l'opéra de Verdi; enfin, les 10 et 11 mai dernier, le palais des Congrès de la Porte Maillot a reçu les artistes de l'Opéra de Cracovie.

³ Je signale aux amateurs de curiosités qu'Éve Queler a choisi l'une des deux versions que Verdi a écrites à la place de la prière habituelle, pour une version concert de l'opéra donnée à Carnegie Hall, le 13/5/1984.

⁴ Julia Varady a assuré seulement les représentations des 9, 17, 20, 23, 26 et 29 septembre et a été remplacée les 12 et 15 par Maria Guleghina, prévue au départ seulement pour les deux dernières représentations des 1 et 4 octobre. Le soprano ukrainien, qui faisait ses débuts à l'Opéra Bastille, pouvait rivaliser sans mal avec le soprano roumain, tant la voix est large et étonnamment puissante. Elle confirme ainsi l'impression que j'avais ressentie en l'entendant dans *Attila* en mai 1993 à Ghent et Antwerpen.

⁵ Sauf les 12 et 15 septembre où la basse a paru fatiguée.

ses statues, ses ors ont disparu et les emblèmes du peuple juif se réduisent à bien peu. Ce décor déroutant plutôt que franchement laid, le spectateur l'oublie vite, car sur le plateau évoluent des artistes qui sont de remarquables acteurs et chanteurs, mais qu'adviendra-t-il dans deux ans si cette condition n'est pas remplie quand le spectacle doit être repris?

William DESNIOU